

Laetitia De Bruyn, membre de la Commission Enfance et Jeunesse de la Ligue des droits humains¹

Vivre en institution de placement : entre joie, espoir, colère et désillusions

Vivre avec ses parents et ses frères et sœurs, c'est quelque chose que nous considérons généralement comme acquis. Et pourtant, près de 6 500 enfants en Fédération Wallonie-Bruxelles grandissent en institution chaque année. Les voix de ces enfants, et des milliers de travailleur·euses sociaux·ales qui les accompagnent, ne sont que trop peu entendues. Dans le cadre de cet article, on a voulu leur donner la parole. Iels sont les premier·es concerné·es et leur témoignage a le mérite d'être lu et partagé. Cet article raconte le vécu d'une travailleuse sociale, ponctué par les paroles de ses collègues et des enfants qu'elle accompagne².

Ça fait maintenant deux ans que je travaille en tant qu'assistante sociale dans des institutions pour enfants placés. J'accompagne 32 jeunes au quotidien au sein de leur milieu de vie, une grande maison appelée un « pavillon ». L'institution en compte cinq, elle figure parmi les plus grandes institutions de placement à Bruxelles.

"C'est un grand, grand, grand lieu et il y a plusieurs maisons pour des enfants comme ça, qui sont une institution." (Hugo, 11 ans)

Chacun·e son parcours et son histoire : certain·es sont placé·es depuis toujours et ont enchaîné les institutions, d'autres vivent ici leur premier placement. Tou·tes sont arrivé·es car iels avaient besoin d'être protégé·es de ce qu'ils vivaient à la maison.

"Moi à la maison j'avais pas d'eau chaude et il n'y avait pas d'eau dans les chasses. On dormait tous les quatre dans le même lit. Le frigo il était souvent vide, on mangeait des tartines au fromage. Et papa et maman se disputaient beaucoup. La police elle est venue plusieurs fois parce qu'ils criaient trop" (Jack, 12 ans)

"Mais en fait, mon papa, il a frappé ma maman, mon frère et voilà. Et mon parrain, il m'a demandé de faire l'amour alors qu'il avait déjà une femme et moi j'ai dit non et à cause de ça, je devais venir ici." (Emma, 7 ans)

"Je suis venu ici parce que ma maman était alcoolique. Et en fait le truc c'est qu'elle a déjà essayé de se tuer en sautant par la fenêtre. Il y a eu déjà plusieurs fois des policiers qui sont venus, elle se droguait enfin tout ça quoi." (Maya, 10 ans)

Les jeunes vivent dans des "groupes de vie", des sous-groupes de 8 enfants selon leur âge. Ils sont entourés d'éducateur·rices, qui se relaient pour être là 24h sur 24. Les enfants y partagent tous leurs moments du quotidien : les repas, le départ pour l'école, les devoirs, les moments de jeux... Le quotidien de ces enfants est semblable à celui de n'importe quel enfant. Ils ont les mêmes besoins, les mêmes envies, les mêmes peurs. La différence est qu'ils doivent apprendre à grandir sans leurs parents, du moins temporairement, et entourés de 31 autres jeunes avec qui ils n'ont aucun lien de famille.

"J'essaye un peu de reconstruire avec eux la vie qu'on a avec papa et maman (...), j'essaye de recréer ce cadre familial. Mais plus l'institution est grande, plus c'est difficile à faire" (Milan, éducateur)

"Il y a des activités, on a des groupes, on fait des autonomies, on fait des jeux, on va parfois faire des activités qui coûtent de l'argent, des trucs très chouettes et parfois aussi, c'est vraiment très ennuyant." (Eléa, 10 ans)

¹ Avec le soutien d'Aline Wavreille, chargée de communication à la LDH, et d'Anne-Catherine Rasson, co-présidente de la Commission Enfance et Jeunesse de la LDH

² La plupart des témoignages des enfants sont issus d'un atelier organisé durant l'été 2022 par Claire-Marie Lievens et la Ligue des droits humains dans le cadre du projet de procès-fiction "On va où maman ?" de la LDH. Les autres témoignages ont été recueillis par l'autrice en novembre 2022 au sein de l'institution où elle travaille. Les noms des enfants sont des noms d'emprunt.

Les moments individuels et de calme se font rares. La collectivité se vit difficilement pour beaucoup d'entre eux car les conflits sont quotidiens et il faut bien souvent se battre pour l'attention de l'adulte. Ce ne serait évident pour personne, mais ça l'est encore moins pour des jeunes qui grandissent avec de grandes blessures dues à leur passé.

"Je dois rester avec beaucoup d'enfants. Ça m'énerve". « Qu'est ce qui t'énerve ? » "D'être collé. On n'est pas toujours gentils les uns avec les autres." (Maxime, 11 ans)

La plupart des enfants et des jeunes que j'accompagne ont des moments où les émotions les envahissent, où la colère, la tristesse et l'angoisse les submergent. Des grosses crises de larmes et de colère peuvent éclater, iels peuvent se montrer violent-es et agressif-ves, casser ce qui les entoure, s'en prendre physiquement à l'autre... L'institution dans laquelle je travaille accueille d'ailleurs spécifiquement des jeunes qui ont des "troubles du comportement". Ce ne sont pas des "gamins à problème", mais simplement des enfants abîmés par la vie. Et forcément, mettre 32 jeunes avec ce genre de difficultés dans un même pavillon, ça peut rendre l'ambiance électrique certains jours.

"Je pense que la vie en institution elle n'est vraiment pas évidente, parce qu'au final ce sont des enfants qui viennent de milieux différents, qui ne se connaissent pas, et du jour au lendemain on leur dit qu'ils vont vivre à 8 ensemble dans un même groupe de vie. Si on se met à leur place franchement c'est pas évident du tout. Ce n'est pas pour autant qu'ils ne peuvent pas s'y épanouir, on voit quotidiennement que ça fait beaucoup de bien à certains enfants." (Alicia, éducatrice)

Certains enfants rentrent en famille le week-end, quand la situation familiale le permet. D'autres voient leurs parents en visite à l'institution. D'autres encore n'ont plus de nouvelles depuis des années. Ils prennent ce que le parent est capable de donner, et ils cherchent à combler le reste auprès des éducateur·rices.

Ça te manque de ne plus voir ta maman ? "Ben je la vois encore en visite, mais oui ça me manque de ne plus aller dormir chez elle." (Eléa, 10 ans)

"Moi ici je suis tout seul et mon petit frère est en famille. Et c'est juste que je me demande pourquoi. Je pense que oui, parce que c'est pas les mêmes parents. C'est la même mère, mais pas le même père. Bah c'est chouette que je voie ma maman de temps en temps. (...) Je préfère être en famille, mais c'est quand même bien ici. Par exemple on fait des bonnes activités, on mange parfois bien, parfois pas bien, c'est chouette. Ils sont gentils les éducateurs et voilà." (Nathan, 13 ans)

"La vérité c'est que mes éducateurs, ils m'ont apporté plus que mes parents. Ils ont été beaucoup plus présents" (Ilyas, 14 ans)

Le projet de chaque jeune est réfléchi en équipe pluridisciplinaire. Idéalement, on aimerait pouvoir se réunir au moins une fois par semaine avec l'équipe éducative et l'équipe psychosociale (composée de thérapeutes et travailleur·euses sociaux·ales). Ce serait l'occasion de discuter de la situation familiale, de l'évolution de l'enfant, des contacts parents-enfants. Dans les faits, on est tellement pris par les urgences qu'on n'y arrive même pas une fois par mois. Ça fait donc une moyenne de 10 minutes de discussion par enfant par mois. Le résultat des courses est que chacun·e tente de faire de son mieux, sans vraie cohérence d'équipe, sans vision claire du projet du jeune. Ça mène à des situations qui n'évoluent pas, à des jeunes qui sont insécurisés par le flou autour de leur projet et à des équipes fatiguées de ne pas pouvoir faire un travail correct. Les éducateur·rices partagent cette même frustration. Iels ont la sensation de plutôt faire un boulot de gardiennage. Il n'est pas rare qu'iels se retrouvent seul·es avec un groupe de 10 enfants. Dans ces moments-là, iels passent leur temps à gérer les conflits. Iels n'ont pas le temps de faire un travail pédagogique, de réfléchir autour du projet de l'enfant, de discuter avec le jeune de sa situation...

"On travaille toujours dans l'urgence. Parfois tu te retrouves à veiller à ce que tout le monde prenne sa douche, avoir une maman au téléphone, faire de la couture et répondre à plein de questions de la part des jeunes, tout ça à la fois. Il faut apprendre à se satisfaire des petites choses. Moi je suis souvent frustrée mais j'essaye de prendre du recul en me disant que les jeunes ils ont mangé à leur faim, leur cartable est prêt, ils ont pris des douches chaudes et ils sont au

calme avant d'aller au lit. Mais c'est frustrant parce qu'on se dit que si on avait plus de moyens, il y aurait moyen de faire tellement plus" (Alicia, éducatrice)

"Le travail individuel, il est quasi inexistant. Alors qu'ils en ont besoin, et ils nous le font comprendre. En une journée j'en ai 15 qui me font des demandes pour un temps individuel. Mais je ne pourrai pas tous les voir. Alors que ce sont ces moments-là qui permettent que le jeune se sente écouté, qu'il voit qu'on accorde de la valeur à ce qu'il amène et de créer un lien de confiance. Ça pourrait débloquent tellement de choses" (Alicia, éducatrice)

Il est difficile d'imaginer les conditions dans lesquelles ces personnes travaillent. C'est un métier épuisant, tant physiquement que moralement. Il n'est pas rare qu'une éducatrice doive contenir physiquement un enfant en crise durant une trentaine de minutes pour l'aider à s'apaiser. On ne s'habitue pas à ce genre de scène, ça reste marquant et épuisant malgré les années d'expérience. D'autant plus que les moyens manquent cruellement pour rendre les conditions de travail quelque peu plus tenables et agréables.

Forcément, la fatigue et la frustration des équipes mènent à de nombreuses absences à long terme et à un important changement dans le personnel. Depuis début 2022, j'ai déjà vu 5 éducateur.rices (sur 12) démissionner et 6 nouveaux.elles être embauché.es. Il est évident que cette instabilité impacte fortement les jeunes, dont le passé est déjà empreint d'énormément d'abandons et de ruptures.

"La vie en institution ça rime avec des enfants qui sont en souffrance et donc t'arrives dans un endroit où ce n'est pas facile. Il faut s'accrocher. Depuis le COVID on n'a pas eu une seule semaine sans absents je crois. Les éducateurs sont moins résilients et il y a de moins en moins de gens qui veulent travailler là-dedans. Les horaires sont compliqués et la violence est de plus en plus présente. Alors que moi je trouve ça un métier extraordinaire, c'est très fatigant certes, mais les enfants te le rendent tellement bien." (Milan, éducateur)

Le manque de moyens se fait également ressentir dans les petites choses du quotidien des enfants. Iels n'ont par exemple pas toujours le choix au niveau de leurs activités extrascolaires, car nous n'avons pas les effectifs pour les accompagner tou·tes à des activités différentes. Ce sera donc karaté, foot ou rien. Et pas de chance pour celui ou celle qui souhaitait faire du dessin ou de la danse.

"Moi je veux faire de la gym. J'adore faire des roues et des poiriers. Mais les éducateurs ils m'ont dit que je pouvais pas. « Pourquoi ? » Parce qu'il y a personne pour me conduire". (Maya, 10 ans)

C'est pareil pour les suivis thérapeutiques. Nous n'avons pas les moyens de tou·tes les accompagner en suivi à l'extérieur. On se retrouve donc à devoir faire des choix : quel enfant est plus abîmé ? Alors qu'il est évident qu'ils en ont tou·tes grandement besoin.

"Parfois, j'en viens à questionner le sens du placement. J'ai déjà vu des jeunes qui évoluent négativement après le placement. Et là tu te remets en question. Ok le système familial est défaillant, mais après un an en institution son comportement s'est empiré. S'il y a placement il y a forcément des raisons derrière, mais dans certaines situations, vu l'état actuel des structures et du manque de moyens pour soigner les blessures, est-ce que le placement sera vraiment bénéfique ? Et ça, c'est le système entier qui déconne." (Alicia, éducatrice)

Travailler en institution aujourd'hui, c'est donc un peu partir en bataille quotidiennement. En bataille contre un système tellement sous-financé qu'il maintient des enfants en danger en famille durant des mois dans l'attente d'une place en institution ; contre un système qui ne nous permet pas de soigner les blessures du passé de ces jeunes et d'accompagner leur résilience, contre un système qui demande tellement à ses travailleur·euses, sans leur donner les moyens de faire leur travail correctement.

«Qu'est ce qui fait tenir malgré tout ça ? Les jeunes. Le lien que tu crées avec ces enfants. Ces derniers temps j'ai souvent eu envie de tout envoyer bouler. Mais après c'est un fou rire dans la journée, un jeune qui vient te remercier pour ton travail, qui fait tenir. J'ai toujours ma petite file de câlins quand je franchis la porte. Et là tu te dis qu'au fond je ne fais pas du si mauvais boulot que ça." (Alicia, éducatrice)